

Mon oncle a vécu en ce monde à la fin du siècle dernier – le xx^e siècle. Nous sommes tous d'accord sur une chose : en Chine, l'histoire se limite à trente ans et nous ne pouvons pas savoir ce qui s'est passé il y a plus de trente ans. Mon oncle a

Wang Xiaobo

Le monde futur

roman traduit du chinois par Mei Mercier

trente ans de plus que moi, c'est pourquoi je ne connais pas grand-chose sur lui ou plus exactement je ne suis pas censé connaître grand-chose. Il a laissé derrière lui des piles de notes et de photos.

“LETTRES CHINOISES”
série dirigée par Isabelle Rabut

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Roman en deux parties, *Le Monde futur* commence par l'histoire de “Mon oncle”, un écrivain qui n'a jamais pu se faire publier de son vivant, et dont le narrateur, historien de formation, entreprend de restituer le passé à sa manière, en déjouant la méfiance des autorités toujours promptes à traquer les sous-entendus. S'ensuit un récit où la vérité demeure constamment insaisissable, et dans lequel les jeux amoureux deviennent une figure ambiguë des rapports de domination. Contre toute attente, cette biographie peu conventionnelle est largement plébiscitée. Mais on ne peut, dans la Chine totalitaire, s'octroyer de telles libertés narratives et la sanction ne tarde pas à tomber.

Ainsi s'ouvre la seconde partie de ce livre : privé de son ancienne identité et soumis à une procédure de réinsertion, le narrateur devient “écrivain” aux ordres de la Société générale d'administration de l'ordre public. Il voit alors sa vie sombrer dans un cauchemar que seuls ses traits d'humour noir viennent éclairer.

Métaphore de la condition imposée aux intellectuels sous le régime communiste, ce roman à l'humour caustique aborde cette période sur le mode de l'absurde et de l'onirisme, en y mêlant une touche d'érotisme à la frontière du sadomasochisme.

WANG XIAOBO

Wang Xiaobo est né en 1952. Il appartient à la génération sacrifiée dont la jeunesse a coïncidé avec la Révolution culturelle. Après des études en Chine, puis aux États-Unis, il devient en 1992 écrivain indépendant. Ses textes, qui comportent d'audacieuses descriptions sexuelles, ont rencontré bien des obstacles en Chine populaire malgré leur succès immédiat à Taiwan et à Hong Kong. Aujourd'hui, il est considéré comme une icône par une partie de la jeunesse chinoise cultivée. Wang Xiaobo est mort d'une crise cardiaque en 1997.

DU MÊME AUTEUR

L'ÂGE D'OR, Sorgho, 2001.

La traduction a été revue par Isabelle Rabut.

Titre original :

Weilai shijie

未来世界

Éditeur original :

Revue *Huacheng*, Canton

© Succession Wang Xiaobo, 1995

© ACTES SUD, 2013

pour la traduction française

ISBN 978-2-330-02793-3

WANG XIAOBO

Le Monde futur

roman traduit du chinois
par Mei Mercier

ACTES SUD

PRÉFACE DE L'AUTEUR

Certains lecteurs assimileront sans doute *Le Monde futur* à de la science-fiction. J'ai un point de vue un peu différent là-dessus. Parmi les ouvrages d'imagination qui parlent du futur, beaucoup certes relèvent de la science-fiction, c'est le cas de nombreux romans de H. G. Wells. En revanche, je ne suis pas d'accord pour que l'on classe *1984* de George Orwell dans cette catégorie, car le développement scientifique et technologique n'en est pas le thème principal. On donne le nom de romans historiques à ceux qui parlent du passé, or on ne trouve aucune trace de l'histoire réelle dans *Nos ancêtres* d'Italo Calvino. Certains romanciers préfèrent situer leurs intrigues dans le passé ou dans le futur, sans pour autant que ces histoires soient des visions de l'avenir ou des rappels de l'histoire : en fait, ces romanciers s'intéressent davantage à l'histoire racontée qu'aux réflexions sur le passé ou l'avenir. C'est ce qui nous permet de distinguer les œuvres d'Orwell et de Calvino des romans de science-fiction ou des romans historiques. Ces œuvres-là peuvent être appelées tout simplement "romans". À mon avis, cela suffit.

J'aime Orwell et Calvino, peut-être parce que je déteste moi aussi subir les contraintes de la logique du réel quand j'écris et que je déteste encore plus le côté insipide de la vie réelle. Si la responsabilité des intellectuels

est de critiquer la réalité, ce n'est pas un crime pour un romancier que d'exéquer certains aspects de la vie réelle. Malheureusement, on ne considère jamais les romanciers comme des intellectuels, du moins par rapport à ces professeurs d'université au crâne dégarni. Mais j'ai toujours pensé que c'était une erreur.

Des lecteurs perspicaces diront peut-être que tout ce que je viens d'écrire a uniquement pour but d'expliquer que j'écris des romans et que je suis un intellectuel. C'était tout à fait mon intention. Selon une théorie artistique, les œuvres de création doivent "partir de la vie et dépasser la vie", mais à mon avis la majorité des scènes de la vie réelle n'ont pas leur place dans un roman. C'est pourquoi l'imagination vaut parfois mieux que l'imitation de la vie. Quant aux intellectuels, j'estime qu'ils devraient faire preuve d'un peu d'intelligence et avoir dans certains domaines des idées qui tranchent sur celles des hommes ordinaires. C'est en tout cas ce que je pense. J'ignore si les lecteurs du *Monde futur* se laisseront rallier à cette vision des choses.

Pékin, le 27 avril 1995.

Première partie
MON ONCLE

CHAPITRE I

1

Mon oncle¹ a vécu en ce monde à la fin du siècle dernier – le xx^e siècle. Nous sommes tous d'accord sur une chose : en Chine, l'histoire se limite à trente ans et nous ne pouvons pas savoir ce qui s'est passé il y a plus de trente ans. Mon oncle a trente ans de plus que moi, c'est pourquoi je ne connais pas grand-chose sur lui ou plus exactement je ne suis pas censé connaître grand-chose. Il a laissé derrière lui des piles de notes et de photos. À part cela, je me souviens encore de son physique. C'était un homme de grande taille, à la peau foncée. Il avait beaucoup de cheveux lorsqu'il était jeune, puis en vieillissant il était devenu chauve. Quant à l'époque où il a vécu, voici le peu de choses que l'on sait : à cette époque-là on brûlait du charbon et des fumées noires asphyxiantes envahissaient le ciel. La majorité des gens allaient au travail à vélo. Cet équipement sportif était alors un moyen de transport destiné

1 Le mot *jiujiu* a un sens moins étendu que son équivalent français. Il désigne le frère ou les frères de la mère. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

à remplacer la marche à pied. Sa conception était bien différente de celle d'aujourd'hui : entre les deux roues se trouvait un triangle fait de tubes d'acier, au-dessus duquel se dressait un autre tube. Parmi ces vélos qui ont survécu jusqu'à nos jours, seule une petite partie possède encore une selle au-dessus de ce tube, alors que d'autres n'ont rien à cet endroit. Ce phénomène a semé le trouble chez les archéologues. Les uns disent que les sièges de certains vélos sont perdus, d'autres avancent des explications plus profondes : parmi les hommes de cette époque-là, certains inspiraient confiance, ils pouvaient donc jouir d'une meilleure qualité de vie et c'est à eux qu'appartenaient les vélos équipés de selle ; quant à ceux qui n'inspiraient pas confiance, ils étaient obligés de souffrir en permanence afin d'obtenir le droit d'exister. Ainsi, le vélo sans selle était un instrument d'autopersécution, une torture pour leur anus et leur périnée. D'après mes souvenirs d'enfance, cette seconde hypothèse est un peu tirée par les cheveux. Je me rappelle encore la manière dont on faisait du vélo. Néanmoins, je ne veux pas contredire les autorités : tant que ma hiérarchie me fait confiance, je ne vais pas aller moi-même au-devant des ennuis.

Mon oncle était écrivain, mais il n'a rien publié de son vivant : cela est la preuve indéniable que l'on n'avait pas confiance en lui. C'est pour cette raison que maintenant ses œuvres sont publiées et s'empilent dans les librairies sans qu'on s'y intéresse. Comme chacun le sait, les choses ont beaucoup changé aujourd'hui par rapport à hier. Notre société a pris un tournant décisif et s'est mise en marche vers la lumière. Quoi qu'on en dise, en tant que neveu, je dois m'en réjouir. Mais les éditeurs semblent avoir

un point de vue différent. Mon oncle avait-il ou non du talent, c'est naturellement à ceux qui étudient la littérature classique d'en juger. Tout ce que je sais, c'est que maintenant les livres papier sont complètement délaissés au profit des livres électroniques, à condition que ceux-ci aient des illustrations multimédias. C'est pourquoi si les éditeurs souhaitent vraiment que les œuvres de mon oncle remontent à la surface, ils devront investir davantage pour donner à ses livres une mise en page décente. À présent ils sont venus me voir et m'ont demandé de consacrer à mon honorable oncle une biographie. Il faudra écrire qu'il est monté sur un vélo sans selle et en déduire qu'il a attrapé des hémorroïdes, voire le cancer de la prostate. Or d'après les archives que je possède, mon oncle a souffert de diverses maladies, y compris d'arthrose et de cardiopathie. Mais aucun des organes concernés ne se trouve aux alentours de l'anus, et aucune de ces maladies n'a pu être provoquée par cet engin cruel. Mon oncle est mort d'un accident d'ascenseur, aplati d'un seul coup. Voilà une façon séduisante de mourir, nettement meilleure que de mourir du cancer de la prostate. Je suis donc très embarrassé. Historien de formation, je connais le principe d'orientation¹ dans les sciences humaines : tout écrit doit s'orienter vers une conclusion qui soit à notre avantage. Mon oncle est déjà mort. Si notre avantage est de le laisser mourir des hémorroïdes ou du cancer de la prostate, laissons-le mourir de cette manière-là. Pourquoi pas, après tout ? Mais du coup

1 L'orientation, *daoxiang*, est un euphémisme faisant allusion au processus de manipulation et à la censure des discours dans le système totalitaire.

je ne sais plus qui est ce vieillard mort dans l'ascenseur. À sa mort, j'avais déjà vingt ans et j'étais capable de me souvenir de ce qui s'était passé. Il avait pris l'ascenseur pour monter au quatorzième étage, mais il avait atterri au sous-sol et avait eu les membres fracassés. Certains disaient que cet ascenseur, obsolète, tombait en panne tous les jours. Ils disaient aussi que le syndicat avait reçu des pots-de-vin de la part du responsable des travaux. Ce discours n'est pas correctement "orienté" car cela voudrait dire qu'il a été victime de la cupidité d'un particulier et non de défauts institutionnels. Il faudra lui trouver une autre cause de décès. Je peux résoudre ce problème parce que j'ai suivi des cours d'écriture pendant des années dans un département de chinois et que ma recherche porte justement sur la question de la fabrication des discours.

À propos du principe d'orientation de l'histoire, il est nécessaire d'ajouter encore quelques mots. Ce principe se compose de deux postulats contradictoires. Le premier : toute recherche historiographique et tout débat relatif à l'histoire doivent s'orienter vers la conclusion selon laquelle le présent est meilleur que le passé ; le second : on doit conclure des débats susdits que le présent est pire que le passé. Le premier postulat s'applique à la vie culturelle, institutionnelle et matérielle. Le second s'applique aux hommes. Cela dit, ce n'est toujours pas très clair. D'innombrables collègues historiens se sont cassé la figure parce qu'ils ne sont pas parvenus à comprendre ce point. J'ai trouvé une formule qui résume tout : quand on parle de la vie, le présent est meilleur que le passé ; lorsqu'on parle des gens ordinaires, le présent est pire que

le passé. La conclusion ainsi tirée est toujours à notre avantage. Sauf que je ne comprends pas qui “nous” sommes.

L'histoire de mon oncle est la suivante : il naquit en 1952 ; adolescent en pleine Révolution culturelle, il fut envoyé à la campagne où il contracta une maladie de cœur. Du point de vue de l'“orientation”, ces événements sont trop lointains pour avoir de l'importance. L'important, c'est que ses talents n'étaient pas reconnus et qu'il n'arrivait pas à se faire publier. Il avait alors une quarantaine d'années et vivait seul dans la ville de Pékin. Je me souviens qu'il avait un peu d'argent, provenant de ses voyages d'affaires en Europe de l'Est. Il n'avait donc pas besoin d'aller travailler. Au printemps, chaque après-midi il se promenait au parc. À cette époque il portait une veste de couleur jaune en velours côtelé et un pantalon blanc fait de la même matière. Ses cheveux étaient très longs. J'ignore quel parc il fréquentait. Selon des indices fournis par son journal, ça pourrait être un endroit comme les Huit Hauts Lieux des collines de l'Ouest¹ ou bien les collines Parfumées, car d'après lui c'était un endroit où poussaient des pins à écorce argentée et où la végétation était luxuriante. Le pantalon de mon oncle gonflait toujours au niveau des genoux, car il ne l'attachait pas. Cela s'explique par le fait qu'il souffrait d'une maladie de

1 Les collines de l'Ouest, appellation générale de la chaîne de montagnes située à l'ouest de Pékin. On y trouve de nombreux temples, dont le plus ancien daterait de la dynastie des Tang. Les collines Parfumées sont aussi un lieu où de nombreux empereurs firent construire des temples et des palais avec des parcs magnifiques.

cœur : s'il serrait sa ceinture, il ne pouvait plus respirer. Il avait donc toujours l'air très négligé. Si on avait su qu'il était un grand écrivain, on ne s'en serait pas du tout étonné. Le problème est que personne ne le savait. Ainsi, il marchait en haut d'une colline le long d'un sentier bordé d'arbres quand il sortit une cigarette de sa poche et la mit entre ses lèvres. À ce moment-là, il n'y avait personne sur la route, sauf un homme qui balayait, vêtu d'une blouse bleue. Le regard de ce dernier semblait fixé sur le sol, mais en fait ce n'était pas le cas. Comme chacun le sait, à l'entrée de ce parc se dressait un panneau sur lequel il était écrit : *Zone prioritaire de prévention des incendies. Il est interdit de fumer. Les contrevenants auront à acquitter une amende de x yuans.* Le x est une variable qui s'accroît avec le temps. Un de mes collègues, quelqu'un de très brillant, a pu vérifier qu'elle suivait une progression géométrique. Une variable de ce genre démontre certes l'importance que le siècle dernier accordait à la prévention des incendies, mais elle laisse aussi une marge de manœuvre pour d'éventuels marchandages. Voyant mon oncle prendre une cigarette, notre ami en bleu de travail se réjouissait secrètement parce que mon oncle n'avait pas l'air d'être du genre à marchander ni à réclamer un reçu pour le paiement d'une amende. La cigarette entre ses dents, mon oncle sortit en plus un briquet. L'excitation du balayeur atteignit son paroxysme. Mais après avoir essayé une seule fois en vain de faire jaillir une étincelle, mon oncle remit le briquet dans sa poche et la cigarette dans son paquet. Puis il se dirigea vers le bas de la colline, suivi par le balayeur. Ce dernier, pensant que le briquet était probablement fichu, comptait s'approcher de lui et lui prêter une

boîte d'allumettes afin qu'il allume sa cigarette : il pourrait ainsi l'attraper et lui coller une amende. Mais la tactique était un peu risquée. Sur le chemin qui descendait, mon oncle sortit une cigarette à plusieurs reprises, sans parvenir à en allumer aucune. À la fin, il sortit du parc, monta dans un bus et rentra chez lui. Notre balayeur tapa son balai contre le sol et le traita de malade mental. Mais ce juron ne parvint pas aux oreilles de mon oncle. Pour autant que je sache, mon oncle ne souffrait pas de maladie mentale. Il voulait réellement fumer là-haut, mais son briquet n'avait ni silex ni propane. Il avait de nombreux briquets qui étaient tous pareils. À cause de sa maladie de cœur, il n'osait plus fumer. C'est pourquoi il tenait la cigarette entre ses dents et faisait semblant de l'allumer comme s'il fumait. Cela présentait un avantage et un inconvénient. L'avantage était qu'il pouvait fumer partout où c'était interdit. L'inconvénient était que la cigarette ainsi fumée gardait pratiquement sa forme originale, si bien qu'il était très difficile de dire qu'il avait consommé quelque chose. Tous les dimanches, sans exception, il achetait un paquet de cigarettes, forcément de la marque Marlboro. Avant d'acheter de nouvelles cigarettes, il me donnait chaque fois les anciennes. À cette époque-là, j'étais en sixième et je fumais, mais comme je n'étais pas accro, je les revendais. C'est à cause du bénéfice que cela me rapportait que je me souviens encore de mon oncle aujourd'hui. Le hic est que ce vieux croulant avait l'habitude de mâcher le bout du filtre, si bien que j'étais obligé de couper la partie mâchée avec une lame, or les cigarettes raccourcies valaient moins. Il est mort depuis de nombreuses années et ma source d'approvisionnement

s'est tarie. Mais maintenant je suis très riche et je n'ai plus besoin de ce genre de cigarettes.

2

Les faits susdits peuvent également être réécrits comme suit. Mon oncle, vêtu comme décrit ci-dessus, arriva un certain jour de 1999 dans un parc public situé aux collines de l'Ouest. Le soir tombait et le parc était plongé dans l'obscurité. Les visiteurs étaient peu nombreux. Il marchait le long d'un sentier. À gauche il y avait un bois, assez sombre ; à droite la vallée, plus lumineuse. Mon oncle marchait donc du côté droit, accrochant au passage les poteaux des réverbères – des poteaux longilignes faits de tubes de fer. C'est alors qu'il sortit une cigarette, qu'il mit entre ses dents, puis un briquet, avec lequel il essaya de l'allumer par deux fois. Il regarda ensuite attentivement autour de lui avant de tourner les talons pour se diriger vers le bas de la montagne. Derrière lui, une personne vêtue d'un blouson en cuir noir nettoyait le sol avec un balai à long manche. En la croisant, mon oncle la regarda, et la personne se détourna pour qu'il ne voie pas son visage. Toutefois mon oncle avait senti une odeur musquée, cette essence caractéristique des parfums du siècle dernier. Il eut le sentiment que cette personne ne ressemblait pas à un balayeur et comme il se faisait tard, il pressa l'allure. Mais il entendit un bruit de pas derrière lui : à l'évidence, le balayeur en cuir noir l'avait suivi. Dans ces conditions, il était inutile d'accélérer, il ralentit donc sans tourner la tête. Alors qu'il arrivait au portail du parc, soudain, une